

L'univers parallèle de Karine Payette

Samantha Gai

Numéro 117, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gai, S. (2017). Compte rendu de [L'univers parallèle de Karine Payette]. *Espace*, (117), 104–105.

L'univers parallèle de Karine Payette

Samantha Gai

L'OMBRE D'UN DOUTE
EXPRESSION, CENTRE D'EXPOSITION
SAINT-HYACINTHE
11 FÉVRIER –
23 AVRIL 2017



L'ombre d'un doute présente le travail de l'artiste multidisciplinaire montréalaise Karine Payette. Commissariée par Anne Philippon, l'exposition fait le point sur la pratique conceptuelle de Karine Payette. Le choix des œuvres les plus significatives de la production de l'artiste, qui s'étend sur six années, est le fruit d'une collaboration entre l'artiste et la commissaire qui se sont rencontrées lors de l'exposition solo *Confort instable*, à la galerie de l'UQAM, en 2012. Ainsi, connaissant bien la jeune évolution de la pratique de l'artiste, Anne Philippon a eu le souci de revisiter sa production sans tout montrer ni imposer un

parcours chronologique, et ce, dans une scénographie épurée d'où émane une ambiance fantomatique et dépeuplée, telle une maison abandonnée par ses habitants. Les œuvres réparties dans les trois salles du centre Expression forment des « stations » comme autant d'allusions à diverses pièces de la maison à travers lesquelles le visiteur est amené à déambuler comme dans un songe. Installation, vidéo, photographie, sculpture, moulage ou assemblage se font écho et entrelacent des pistes de réflexion autour de l'habitat, de la domestication et des interactions entre humains et animaux.

Dès l'entrée, la sculpture *L'autre dimanche matin* (2012), composée d'une chaise et d'une table surplombée d'un bol de céréales Kellogg's®, n'est pas qu'un banal petit-déjeuner; elle possède un potentiel de débordement vers l'étrange, ouvrant sur un univers parallèle qui fait douter de l'expérience du réel. La table tient, en effet, en équilibre précaire sur des pieds de dimensions variées, et le bol de céréales, suspendu dans les airs par une force surnaturelle, déverse une rivière de lait parsemée de flocons de céréales (chacun reconstitué minutieusement par l'artiste). Karine Payette transpose des procédés photographiques, comme l'arrêt sur image, à ses sculptures, leur conférant un aspect dramatique de tension et de suspens. Ce décalage entre une réalisation hyperréaliste et une scène improbable provoque un sentiment ambivalent et suscite chez le spectateur la reconstitution de récits hypothétiques. Cette inquiétante étrangeté freudienne évoquée dans l'opuscule, et qui donne par ailleurs son titre à l'une des sculptures créées en 2016, *Unheimliche*, un museau de loup plus vrai que nature respirant à l'approche des visiteurs, s'inscrit en filigrane de l'exposition.

À quelques pas, *Sur un coin de table* (2014) se compose d'une table à tréteaux et d'une boîte en carton fermée. En conservant son équilibre, cette boîte gigote toutefois frénétiquement, semblant habitée par une chose invisible. L'œuvre joue avec les perceptions et les attentes des visiteurs : empathie, agacement, amusement, effroi... Évoquant des réminiscences de l'expérience de Schrodinger, un paradoxe de la physique quantique qui statue qu'un chat enfermé dans une boîte est à la fois mort et vivant jusqu'à ce que l'observation détermine son statut définitif, l'œuvre expose l'ambivalence et le mystère qui entourent notre quotidien. À ses côtés, *Light in the box* (2012) redouble cette sensation inquiétante d'objets inanimés qui prennent vie. L'installation consiste en divers objets de mobilier — table, coffre, chaise, commode — s'élevant d'un segment de parquet de bois et empilés les uns sur les autres. Cette tour composée d'objets quotidiens tourne lentement sur elle-même, créant des ombres à la fois fascinantes et menaçantes, rappelant l'univers de l'enfance dans lequel merveilleux et cauchemardesque se superposent aisément. Instable et absurde, cette construction totémique peut être lue comme une allusion à l'entassement sans fin des possessions dans une société matérialiste.

Par ailleurs, cette idée d'habitat comme construction fragile trouve un écho dans la vidéo *Le plus beau sandwich de ma vie* (2010) : on y découvre l'artiste dans une chambre d'hôtel aux murs rose saumon, s'affairant à regrouper et à empiler tout le mobilier et les électroménagers de la pièce sur le lit, puis à les recouvrir de l'autre matelas avant de s'allonger sur cette installation incongrue. La protagoniste de la vidéo, semblant en proie à un état de somnambulisme, s'affaire à une accumulation compulsive, maniaque, générant le chaos au lieu de l'ordre



d'un côté portant un feu d'artifice, de l'autre, travaillant avec son entraîneur qui la maintient contre le sol pour l'assouplir. L'espace exigu de l'installation ainsi que le rythme saccadé des gestes, rendu par la réalisation en animation image par image, accentuent l'effet anxiogène de la pression, au sens propre et figuré, exercé sur l'enfant. Ainsi, l'artiste s'interroge sur l'exigence de performativité et de conformisme inculquée très tôt à l'enfance, qui s'apparente à une forme de dressage.

L'aller-retour constant entre quotidien et onirisme est habilement souligné par un éclairage dramatique qui produit, comme le suggère le titre de l'exposition, des ombres incertaines, « zones d'inquiétudes » symbolisant l'envers d'un décor a priori conforme. Chaque œuvre crée une fissure dans le réel tenu pour acquis, ouvrant sur un monde parallèle, parfois sombre et grinçant. L'œuvre de Karine Payette met en lumière les interactions complexes qui s'établissent entre habitat, objet, animaux et êtres humains, les points de jonction et de rupture autant que les zones grises. L'exagération et l'aspect surréaliste mettent à jour la fragilité de la construction collective du réel où les relations de dominé et de dominant peuvent s'échanger et où habitat et habité peinent à trouver un état d'osmose.

Samantha Gai a étudié les arts plastiques et la médiation culturelle à l'Université Aix-Marseille II. Elle est titulaire d'un baccalauréat en histoire de l'art et muséologie à l'Université du Québec à Montréal. Elle a collaboré au n° 26 de la revue *Ex Situ*.

Karine Payette. *Parallaxe*. 2014. Vidéo HD. Avec l'aimable permission d'EXPRESSION. Photo : Daniel Rousset.

recherché dans les activités ménagères typiques. Outre la dualité des notions de confort et d'inconfort, de stabilité et d'instabilité récurrente dans son travail, c'est le procédé même de construction de l'habitat des oiseaux, la nidification, que l'artiste recrée, dans la chambre d'hôtel, avec un certain humour. Ce comportement, visant à s'approprier l'espace impersonnel et standardisé de l'hôtel, met en parallèle les habitudes humaines et animales, interrogeant « *l'attitude anthropocentriste de l'homme* ». Ainsi, c'est particulièrement dans le corpus vidéo présenté au centre Expression que l'on retrouve les notions de normalité, de dressage animal et de domination autour desquelles l'artiste travaille (déviant d'un point de vue anthropocentriste).

Présente tout le long de l'exposition, la bande sonore de la vidéo *L'être aux aguets* (2016), qui répète inlassablement « Assis, couché, debout », finit par créer un sentiment de malaise par son aspect répétitif. La vidéo présente un berger allemand sur fond blanc à qui une voix masculine hors champ donne des ordres, injonctions familières, mais autoritaires. Le travail le plus récent de l'artiste aborde ainsi la domestication et les relations de domination entre humains et animaux, comme en témoignent aussi *Subjuguer* et *Entre nous IV* présentées ici.

Par ailleurs, c'est également l'humain domestiqué par des mécanismes de conformisme et de pression sociale que nous présente Karine Payette. Dans *Parallaxe* (2016), deux écrans installés dos à dos mettent en scène le même personnage, une jeune gymnaste en costume pailleté,